

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Nouvelles nouvelles d'ici



Numéro 19, automne–août 1989

Auteurs de NYX

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3525ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1989). Compte rendu de [Nouvelles nouvelles d'ici]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (19), 89–94.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

### L'horreur est ailleurs

Les recueils à thème ont tous la particularité de présenter un double risque: celui de rester au niveau des évidences d'une part, et celui d'être hors sujet, d'autre part. En relevant le défi d'aborder le thème de l'horreur, les cinq auteurs du collectif *L'Horreur est humaine*<sup>1</sup>, paru récemment aux éditions le Palindrome, étaient sans doute conscients du risque, mais n'ont su que partiellement éviter les écueils du genre.

Parmi les évidences, s'il était au moins une généralité à éviter, c'était de poser la trop simple équation: horreur = chairs déchiquetées, sang, cadavres, visions de cauchemars, etc. C'est l'association qui vient de suite à l'esprit et, par conséquent, c'est la moins forte, la moins efficace. Le cinéma — comme la littérature — en a fait l'expérience: il ne suffit pas (il ne suffit plus) de verser des litres d'hémoglobine pour créer l'horreur, et les textes comme «Tranche de vie découpée dans la mortadelle de l'angoisse» de Nando Michaud ou «Histoire de pêche» de Jean Désy, qui ont emprunté ce raccourci, sont de loin les moins marquants alors que leurs auteurs sont nettement plus pertinents lorsqu'ils quittent les sentiers battus.

En effet, si l'horreur existe, elle se doit d'être plus subtile que ça et d'allier à ces éventuelles visions cauchemardesques un caractère psychologique, raffiné et troublant, qui entraîne chaque protagoniste dans des situations qui le dépassent. Ainsi, les textes qui exploitent ces différents aspects de l'horreur acquièrent-ils une dimension beaucoup plus inquiétante comme c'est le cas de «Mariage d'oraison» de Nando Michaud et des deux autres textes de Jean Désy qui, d'une manière générale, domine largement en qualité l'ensemble du recueil.

La tentative de Stanley Péan de créer une horreur «sentimentale» dans «Le cabinet du docteur K.» relève pour sa part d'un effort de renouvellement du genre et à ce titre mérite attention. La nouvelle présente un univers où la société s'articule non plus sur le sentiment de

---

1. Jean Désy, Christiane Lahaie, Nando Michaud, Stanley Péan et Jean Pettigrew, *L'Horreur est humaine*, 11 récits d'angoisse, d'épouvante et d'humour noir, [s.l.], le Palindrome éditeur, 1988, 252 p.

l'amour, mais sur celui de la haine. L'idée était intéressante, mais trop de stéréotypes en ont gâché l'exploitation.

Enfin, qu'ils traitent le thème avec plus ou moins d'originalité, les textes évoqués ont quand même l'avantage d'appartenir au genre annoncé. Ce n'est pas le cas de tous. Près de la moitié des onze textes proposés n'ont pas leur place ici. Les quatre nouvelles de Jean Pettigrew et de Christiane Lahaie sont résolument hors sujet et n'apportent rien à l'ensemble. Leur présence dans le recueil semble difficilement justifiable. Quant à la seconde participation de Stanley Péan, il s'agit d'une novella intitulée «La fin justifie les moyens» à laquelle il n'y aurait dans le fond rien à reprocher si ce n'est qu'elle appartient beaucoup plus au genre policier qu'à l'horreur, là encore une présence difficilement justifiable au sein du recueil.

Ainsi, ces quelques récits «d'angoisse, d'épouvante et d'humour noir» ne remplissent que très partiellement leur contrat et ne satisferont sans doute pas les amateurs du genre.

Pierre Vuillemin-Salducci

#### Des adolescents en quête d'amour et de rêves...

*Vidéo-Press*, la revue bien connue des jeunes, vient de publier *Mauve et autres nouvelles*<sup>1</sup> et *Cœurs maladroits et autres nouvelles*<sup>2</sup>, deux recueils qui réunissent dix nouvelles gagnantes du concours Vidéo-Press. Publiées à l'origine à raison d'une nouvelle par mois, les voici rassemblées pour le plaisir des jeunes.

*Mauve* regroupe cinq nouvelles ayant pour thèmes: l'hôpital, le pénitencier, les préjugés, la honte et la dépression. Ce livre nous plonge au cœur de la psychologie adolescente, au milieu de ses bouleversements, de ses nombreuses contradictions. Les récits sont l'image même de l'adolescence. On espère, on croit, on idéalise, on bascule pour se retrouver parfois au point de départ. Le rythme est tantôt lent, tantôt précipité, tantôt statique. Quant aux récits comme tels, on aime ou on n'aime pas. Il manque une sorte de dynamisme qui rendrait certains récits plus efficaces et un lien qui unirait des textes si différents.

---

1. Bertrand Bergeron et al., *Mauve et autres nouvelles*, Montréal, éditions Pauline, 1988, 95 p.

2. Ninon Laroche et al., *Cœurs maladroits et autres nouvelles*, Montréal, éditions Pauline, 1988, 105 p.

«Mauve» de Bertrand Bergeron recrée le rêve d'une adolescente hospitalisée, tandis que Marie-Andrée Clermont présente les retrouvailles entre un père et son fils. Pierrette Dubé réussit avec «Une drôle de fille» à nous faire partager avec émotion une tranche de la vie d'Élise, une fille hors de l'ordinaire. Avec «Nunzia», Cécile Gagnon montre que les préjugés ne sont pas aussi tenaces qu'on le pense. «Souvenirs d'oubliettes» de Mario Normandin clôt le recueil et nous entraîne avec Fritz Dupras dit «Magouillon» dans sa prison particulière, ce qui n'est pas sans rappeler plusieurs souvenirs.

*Cœurs maladroits*, second recueil publié aux mêmes éditions, offre aussi cinq nouvelles. Si «Cœurs maladroits» et «Premier rendez-vous» se ressemblent (on retrouve une description semblable d'une adolescente au téléphone) et racontent les premiers amours d'adolescents, il reste que la nouvelle de François Miville-Deschênes, «Histoire à perdre la tête», est plus originale et réussit à capter toute notre attention en nous révélant l'horrible châtement d'un sorcier, le tout dans un décor exotique. Les images sont fortes, le style dynamique. Quant à la chute, elle est totalement imprévisible.

«Le silence de Julien» de Ninon Larochelle raconte l'histoire d'un enfant enfermé dans son mutisme. Malheureusement, son personnage principal manque d'envergure. Quant aux «Vents de Vénus» de Marc Sévigny, ils nous font décoller vers de nouveaux horizons pas toujours cléments où pour une fois une femme détient enfin un poste intéressant: celui de capitaine d'un vaisseau spatial. Dommage toutefois qu'elle devienne amnésique à la fin et que le secret nous soit livré par un profane...

Ceci dit, il reste que *Mauve* et *Cœurs maladroits* renferment des textes intéressants quoique inégaux qui sauront plaire à un certain public adolescent. En effet, les histoires sont courtes et faciles à lire.

Michèle Salessé

### Implosion et explosion d'une valise rouge

Treize. Chiffre fatidique où l'innocence, l'incrédulité et la superstition se mêlent pour tantôt déranger tantôt rendre indifférent l'entourage ou soi-même. Certains n'aiment pas ce chiffre, d'autres l'affectionnent et s'en inspirent. Jacques Lazure fait partie de ces derniers. En effet, *la Valise rouge*<sup>1</sup> réunit treize nouvelles qui s'emboîtent comme des poupées gigognes.

---

1. Jacques Lazure, *La Valise rouge*, Montréal, Québec/Amérique, 1987.

Treize nouvelles qui nous proposent de vivre avec cette inquiétante et mystérieuse ombre qu'est la mort. Aussi Jacques Lazure nous fait-il rencontrer des personnages hors de l'ordinaire aux noms souvent évocateurs. L'auteur éprouve du plaisir à jouer avec ses personnages même si le cadre dans lequel il les fait évoluer est un peu banal. En effet, qu'y a-t-il de commun entre l'hôpital, une planète aux étranges statues, un toit, les prisons du Chili, le désert, la mer et une cafétéria. À première vue, peu de choses si ce n'est que ce recueil, *la Valise rouge*, présente des êtres meurtris par la vie qui réussissent à s'exprimer malgré l'ombre de la mort, mais qui souvent aussi se résignent devant leur destin, un destin parfois impitoyable. Les personnages mis en scène ne sont pas des héros. Ce sont simplement des humains qui vivent les blessures de leur quotidien et leurs espoirs.

Les nouvelles sont courtes et les thèmes variés. La valise est grande et renferme de multiples doubles fonds. Le voyage commence avec «Criolaine» qui nous plonge au cœur de l'être et se termine dans la mer à la surface de la planète avec «Le poète a craqué». Entre les deux, on passe par toutes les couches de l'écorce terrestre, devrais-je dire humaine? Comme dit l'auteur: «Partout, la lucidité s'accroche à la folie, l'amour valse avec la mort, la violence dévoile la tendresse.» Et l'espoir s'accroche au rêve. En fait, chaque nouvelle est une valise qui s'imbrique dans une plus grande qui nous mène vers la surface.

La plupart des nouvelles de *la Valise rouge* demeure dans les limites du réalisme. Plusieurs trouvailles sur le plan de l'expression et de la construction réussissent à soutenir l'intérêt et à donner au texte plus de force (qu'on pense à l'emploi de la répétition dans «Ch. Dustier, 508-1, 1890- » ou au journal de bord dans «Le poète a craqué»).

Ce livre est à lire, car Jacques Lazure nous livre toute une *Valise rouge* remplie de récits intéressants et passionnants.

Michèle Salessé

### Pour le plaisir du regard

Comme l'indique son titre, le premier livre de Danielle Roger est une invitation à une grande fête où tout est mis en œuvre pour exciter le regard. Non pas par des artifices flamboyants, mais plutôt par une subtile sollicitation du sens de la vue. Les nuances, les fantasmes aux contours éthérés, l'interrogation et l'inquiétude ressentie devant les sensations

fortes inqualifiables font de *l'Œil du délire*<sup>1</sup> un livre riche en émotions; une source savoureuse de plaisir pour le lecteur qui aime se laisser diriger dans les clairs-obscur de la vie intérieure.

Le regard dont il est ici question en est un plongé dans les profondeurs du temps et de l'espace. Au cours de la lecture des douze nouvelles du recueil, on a l'impression de vivre entre le tic et le tac d'une seconde, suspendu et balancé dans un univers trouble qui oblige à plisser les paupières afin de mieux discerner ce qui se dissimule derrière les énoncés, derrière les pans de mémoire et la pâleur des souvenirs. Les mots et les images du langage de Danielle Roger libèrent une rare puissance d'évocation. Les descriptions nous forcent à imaginer la scène. Rien n'est complètement donné. Ce qui est raconté, ce n'est pas l'anecdote, mais une réaction, l'instantané qui capte l'image latente d'une émotion ressentie:

Elle ferme les yeux et des images montent du fond de sa mémoire. Elle revoit ce corps qu'elle désire depuis si longtemps. Ses mains. Son ventre. Sa peau. Elle a mille yeux. Mille souvenirs de lui. Tourné vers l'intérieur, son regard se multiplie, engendre des visions où se mêlent réalité et fantasme. (p. 82)

Le regard tient lieu de projecteur. Par des phrases simples et courtes, l'auteure projette dans l'espace des images au contour flou. Tel un cinéaste ou un photographe, elle utilise devant son objectif un filtre diffuseur. Souvent, c'est le regard de l'autre qui, par reflets, engendre l'action: «Elle se voyait regarder», dira Catherine dans «Du côté de chez Schwartz's» (p. 64). De cette façon, Danielle Roger substitue le rêve, le fantasme et les réminiscences à la réalité; c'est par ce stratagème que l'auteure crée le fantastique de ses récits.

Bien qu'il ne s'agisse pas à proprement parler de récits fantastiques, l'effet de surprise devant une certaine forme d'irréel est constant. L'inquiétude et l'étrangeté proviennent du malaise ressenti par les personnages qui ne comprennent pas ce qui les propulse dans une dimension inconnue. Dans «La chambre d'Alexandra», Elle (c'est le nom du personnage principal) s'identifie à une ancienne locataire de la chambre qu'elle occupe. La simple vision d'une brûlure laissée par un lampion sur une tapisserie engendrera tout un rituel qu'Elle accomplira machinalement, poussée par une force extraordinaire et incompréhensible.

---

1. Danielle Roger, *L'Œil du délire*, nouvelles, Montréal, VLB éditeur, 1988, 106 p.

«Transports hors du commun» met en scène une femme victime d'un trou de mémoire subit qui la fait se retrouver en fin de récit au parc Belmont, se promenant avec un homme-tortue. Et Catherine, dans le récit «Du côté de chez Schwartz's», arrive à la conclusion que sa vraie raison de vivre est «de se débarrasser des choses mauvaises après en avoir épuisé le contenu». Imprégnée de cette idée, la végétarienne Catherine entrera chez Schwartz's pour manger à belles dents un «mauvais» *smoked meat* afin d'y accomplir sa raison de vivre.

Sur les plans thématique et symbolique, *l'Œil du délire* est un livre tout à fait nocturne. Les images dominantes tracent une descente directe vers les sombres profondeurs, descente qui fait naître le sentiment d'incertitude. Le rêve et les métaphores de destruction occupent une large part de l'espace narratif. Les personnages sont confrontés à la douleur, au déchirement, à la mort, au désir inassouvi. On assiste à un dérapage perpétuel de l'imaginaire qui entraîne le regard de la lumière vers l'obscurité, comme si l'auteure recommençait interminablement le même rituel d'un suicide qui effacerait tout pour mieux repartir à zéro. Les récits se déroulent dans un décor qui évoque l'intérieur, le clos, l'ambiguïté des contours flous. L'homme et la femme revêtent les apparats du magicien et de la sorcière qui jettent leurs sortilèges sur les choses, sur les êtres et sur le temps. La séduction et le désir, présents surtout dans le dernier tiers du livre, sont des avatars de procédés magiques qui envoûtent les personnages, mais celui qui est le plus atteint par le sort est le lecteur forcé en quelque sorte d'accepter sa tendance au voyeurisme. Les caresses sensuelles, les yeux du désir, l'envie de l'autre poussée au paroxysme créent une tension que seule une certaine magie des mots et des images fulgurantes est capable de provoquer. La réalité dans *l'Œil du délire* est complètement euphémisée par une mise en scène cherchant à mettre en valeur la mémoire, le souvenir, le regard et le désir comme déclencheurs d'insécurité.

Les nouvelles de Danielle Roger feront sans doute une entrée remarquée dans le corpus québécois de narrations brèves. La puissance de cette écriture travaillée, sensuelle et déjà mûre procurera de belles heures de lecture. Elle est comme une caresse sur une zone érogène. Les textes sont inépuisables de sens et d'une remarquable beauté esthétique. Il est difficile de demeurer insensible au plaisir (charnel) qui se dégage des douze récits de ce livre.

**Christian Bouchard**